

Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud : 14. Un médecin de Payerne, alchimiste : Louis Favrat, 1728-1765

Autor(en): **Olivier, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **48 (1940)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-37737>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud

par E. OLIVIER

14. Un médecin de Payerne, alchimiste : Louis Favrat, 1728-1765...

Les circonstances de la vie du docteur Favrat sont fort mal connues. Ce n'est qu'à force de recherches et grâce à quelques rencontres heureuses qu'un coin du voile qui couvre son existence s'est soulevé, peu à peu, devant nous. Il ne semble d'ailleurs pas qu'il ait désiré envelopper sa personne de mystère, comme l'étaient pour une part les opérations chimiques auxquelles allait son intérêt. Simplement, il nous arrive un beau jour et disparaît après quelques années. Sa brève période vaudoise dure quatre ou cinq ans.

Il venait de loin. Il n'est en effet, en apparence du moins, pas membre de la nombreuse famille Favrat, originaire de Savoie et bourgeoise d'Epalinges dès 1734. Il se dit toujours de Wurzburg³²². Origine qui cadre mal avec son nom nullement germanique, et pas mieux avec sa confession religieuse ; il est protestant, comme cela ressort de notes de son livre qui ne laissent aucun doute à cet égard³²³. Il se donne comme ayant étudié dans sa patrie, puis à Leyde et à Strasbourg, avant

d'être gradué à Bâle, le 22 avril 1757, sur présentation de thèses portant sur la matière médicale et la chimie³²⁴. Il devait à ce moment avoir près de trente ans, âge inusité. Peut-être sa pauvreté est-elle une des causes qui firent traîner ses études en longueur, car l'université de Bâle, où il ne passe que quelques semaines, avait accueilli généreusement gratis ce candidat qui n'avait pas un sou vaillant. Je n'ai pas réussi à constater sa présence à Leyde ; s'il y a réellement fréquenté les cours, il ne s'y sera pas fait immatriculer. A Strasbourg, par contre, il est régulièrement inscrit le 2 novembre 1748, *Ludovicus Augustinus Favrat, Wisceburgensis* [sic], et déjà là reçu en qualité d'indigent, *pauper*. Chose inattendue, c'est à la faculté de droit qu'il se rattache³²⁵.

A peine est-il pourvu du bonnet doctoral, le voici agréé par le Conseil de Payerne, sur lequel le certificat avantageux délivré par le doyen de la faculté de Bâle, J.-R. Zwinger, fait une forte impression. Il est établi déjà en juin, avec jouissance d'une maison et pension annuelle de 425 florins, deux sacs de froment et autant de blé. D'emblée on est fort content de ses services, comme le montrent les gratifications qui se succèdent d'année en année, deux sacs de froment, 75 baches par quartier, une semence de 50 pots de vin nouveau. A la veille de son départ, encore quatre « bichets » accompagnent l'attestation honorable de sa conduite et de sa capacité, délivrée « franco ». Il s'est toujours conduit d'une manière très édifiante et a rempli les fonctions de son physicat de manière très satisfaisante, s'étant particulièrement distingué par les divers secours qu'il a donnés dans les accouchements difficiles, ayant dans différents cas sauvé avec dextérité les mères et les enfants. Est-il vraiment parti en juillet 1761, comme le registre du Conseil de Payerne le donne à croire ? Ce n'est pas sûr. Son successeur, un bernois, le Dr Knecht, est bien nommé à ce moment mais a pu tarder à venir ; la première manifestation de sa présence est une crise de delirium tremens en mai 1762. C'est encore de Payerne que Favrat signe en 1762 l'épître au lecteur qui ouvre son livre. Et pourquoi s'en va-t-il ? Sur le moment, il déclare avoir

été appelé à un poste de professeur de chimie à Wurzburg ; peut-être espérait-il que la publication de son ouvrage lui vaudrait cette récompense. Plus tard, il attribuera sa décision à l'insuffisance de la pension et du casuel ³²⁶.

En janvier 1765, en effet, Yverdon ayant mis au concours la place de médecin pensionné, Favrat fait acte de candidature. Sa lettre autographe est conservée ; elle est datée de Morat, le 29 janvier. Si je puis être agréé, dit-il, « je m'en ferai honneur et plaisir avec assurance de m'acquitter tellement de mon devoir qu'on sera satisfait de mes services, comme on l'était à Payerne... Je suis âgé de 37 ans, vivant dans le célibat et en ménage »... De fait la présence de Favrat à Morat est confirmée par quelques mentions aux registres du Conseil ; il exerce la médecine mais sans toucher de pension ³²⁷. Après quoi toute trace de lui se perd.

Rien jusque là, à part la longueur de ses études et son passage par une faculté de droit, qui marque notre médecin d'un signe particulier. Il est pauvre, plein de zèle, ne tient pas longtemps en place parce qu'il espère trouver mieux ailleurs ; autant de caractères qu'il partage avec nombre de ses confrères. Ce qui fait de lui une figure unique pour notre pays au XVIII^{me} siècle, c'est l'ouvrage qu'il a fait paraître en 1763, *Aurea catena Homeri*³²⁸, La chaîne d'or d'Homère. Il n'en est pas l'auteur. Celui-ci est un allemand, anonyme et resté inconnu, qui devait vivre environ un siècle plus tôt. Bien que l'œuvre originale porte le même titre latin, elle avait été écrite en allemand. Parue pour la première fois en 1723, elle avait eu dès lors au moins quatre éditions, et en aura encore une en 1781. En choisissant ce texte pour le faire passer dans la langue des savants, Favrat prenait donc un livre apprécié des amateurs d'hermétisme. Goethe lui-même pourrait au besoin venir ratifier sa décision. Ne raconte-t-il pas comment, avec sa mère et une jeune dame férue de mysticisme, ils ont rempli les soirées d'un hiver entier à dévorer tous les livres d'alchimie qu'ils purent se procurer, et qu'aucun ne lui laissa une plus plaisante impression que la Chaîne d'or

d'Homère ! Passer de la sorte l'ennui d'être enfermé tout un hiver par la faculté pour des glandes au cou, voilà qui est bien éloigné de nos idées d'aujourd'hui ; nous enverrions au soleil de la montagne un adolescent scrofuleux. N'empêche que la cure réussit et que Goëthe en conserva le meilleur souvenir³²⁹. Par sa traduction, Favrat se flattait de procurer à la *Chaîne d'or* un public plus lettré que celui des éditions en langue vulgaire. Il ne cherche point son avantage personnel ; il n'est que le serviteur de la réputation de l'auteur. Son latin est d'un homme cultivé, il ne sent nullement la « cuisine ». Il ajoute au texte des notes en grand nombre, courtes ou longues, destinées tantôt à préciser son propre point de vue qui n'est pas nécessairement toujours celui de l'auteur, tantôt à compléter, surtout par des explications chimiques, les points décidément trop obscurs ou trop sommairement exposés.

Les non initiés, et peut-être aussi les initiés, se demanderont ce que peut signifier ce titre énigmatique, qui n'est, que je sache, jamais utilisé par d'autres adeptes ; alors que les termes mystérieux ou baroques dont foisonnent les écrits de ce genre passent d'un auteur à l'autre comme la fausse monnaie dans une foire aux naïfs. Il a donné lieu à des méprises. Ainsi le savant abbé Lenglet-Dufresnoy, auteur d'une classique *Histoire de la philosophie hermétique*, n'ayant pu voir l'ouvrage, suppose qu'il est consacré à montrer qu'Homère avait connu le secret de la pierre philosophale³³⁰. En fait, la chaîne d'or à laquelle pensait l'auteur n'a rien à voir avec la transmutation des métaux ; c'est celle qui, au dire du poète, réunit le ciel et la terre et assure ainsi la stabilité du monde. La seule allusion qui y soit faite est un tableau schématique, page IX, montrant la succession des éléments de la nature, superposés par huit degrés successifs, à partir du chaos confus jusqu'à la quinte essence, les anneaux de la chaîne étant : l'esprit du monde, volatil et sans corps ; — l'esprit du monde, acide et corporel ; — l'esprit du monde, fixe, alcalin et corporel ; — la matière première immédiate de tous les objets sublunaires concrets ; — les animaux ; — les végétaux ; — les minéraux ; — l'esprit du monde, concentré,

fixe, soit extrait chaotique pur ; — par ce chaînon l'on aboutit à la perfection consommée soit quinte essence universelle. Chaque anneau est marqué d'un signe cabalistique distinctif qui les oppose, par paires ou autrement, les deux supérieurs étant identiques aux deux inférieurs, inversés. L'admirable chaîne peut d'ailleurs être assimilée à l'Anneau de Platon et illustre en même temps le principe fondamental de la Table d'émeraude d'Hermès Trismégiste : ce qui est supérieur est semblable à ce qui est inférieur, et ce qui est inférieur est semblable à ce qui est supérieur...

Il est facile de sourire de ces rêveries, aujourd'hui que leurs fumées se sont dissipées. Ces alchimistes avaient pourtant leurs bons côtés. D'une part ils accumulaient certaines expériences pratiques, d'où peu à peu sortira la chimie exacte ; et de l'autre, par ce goût même du mystère qu'ils cultivent avec autant de ferveur que de naïveté, ils entretiennent le sentiment de l'unité de la nature, empêchent l'esprit de se perdre dans l'infinie multitude des phénomènes isolés. Leur fil d'Ariane ne vaut rien, nous ne le voyons aujourd'hui que trop clairement ; c'était déjà un mérite d'en chercher un. A force d'essayer à tâtons toutes les méthodes possibles, les mauvaises ont peu à peu pu être écartées ; si la route de la science s'ouvre librement devant les hommes du vingtième siècle, ce n'est que pour avoir été jadis jonchée d'innombrables cadavres. La *Chaîne d'or* tient bien sa place au milieu de ces sacrifiés.

Elle illustre encore son propos par une gravure symbolique, le double abîme. Pour obtenir la résolution de la matière, l'alchimie cherchait à fixer ce qui est volatil, et à volatiliser le fixe ; les propriétés de l'inférieur passant ainsi au supérieur et réciproquement. Les deux abîmes sont empruntés à un passage des Psaumes, *Abyssus abyssum invocat*, dans le texte latin ³³¹. Ils sont personnifiés chacun par un dragon, disposé en demi-cercle, portant couronne ; l'inférieur, sans ailes ; le supérieur, ailé (volatil) ; chacun mordant la queue de l'autre. A l'intérieur du cercle ainsi formé, le double abîme est encore symbolisé par le double triangle mystique ; l'un, pointe en haut ; l'autre,

pointe en bas ; démonstration allégorique de la vérité proclamée par la *Table d'émeraude*, l'identité foncière, malgré les apparences trompeuses, du supérieur et de l'inférieur. Les sept signes des métaux, empruntés par l'alchimie à l'astrologie, complètent la figure ; le mercure (Mercure ♀) occupant le centre tandis que les autres trouvent place entre les pointes des deux triangles : le plomb (♄, Saturne), l'étain (♃, Jupiter), le fer (♂, Mars), le cuivre (♀, Vénus), l'or (☉, Soleil), l'argent (☾, Lune). Dans les angles sont inscrits, en haut Rosée et Pluie ; en bas Minéraux ; les Animaux, les Végétaux, la Mer, la Terre occupent les autres. Le monde entier se voit ainsi en raccourci sur cette page ; l'adepte en trouve l'interprétation dans une vingtaine de lignes rimées, on ne peut dire de vers, qui lui font vis à vis. On y admire les vapeurs qui se condensent et quittent le séjour céleste pour se terrestrifier, puis bientôt quittent à nouveau la terre et regagnent le ciel ; l'inférieur et le supérieur se mélangent, se pénètrent, s'identifient, se séparent après avoir créé de nouvelles formes... Le dragon ailé tue le fixe, le fixe entraîne l'ailé dans la mort. Alors naît la Quinte Essence, riche des forces des Géants.

Nous ne suivrons pas Favrat et son guide dans les détails de ces opérations, qui ne dépassent pas le niveau de la chimie du XVII^{me} siècle et n'ont d'intérêt que pour les spécialistes. Certaines de leurs rêveries en ont peut-être davantage. Malgré la pauvreté des moyens dont ils disposent, ils ne reculent pas devant l'explication du monde, ils se flattent de reconstituer la nature ; leur pauvreté même les y incite, car ils ne se rendent qu'imparfaitement compte des limitations de leur pouvoir réel. Dans une traduction française manuscrite³³², le titre de l'original est rendu ainsi : « *Chaîne d'or d'Homère*, c'est-à-dire, Description de l'Origine et de la Nature des choses naturelles, savoir d'où elles naissent et s'engendrent, de quelle manière elles se conservent, comment elles se détruisent et retournent à leur origine première, et quel est le sujet qui les produit et qui les détruit toutes. La ditte Description faite simplement selon la Nature même et selon l'ordre qu'elle observe, et partout appuyée des

plus beaux raisonnements naturels ». Ajoutons seulement que pour qui a le texte sous les yeux, si la candeur de l'auteur peut être reconnue, et en général la simplicité de raisonnement à laquelle il prétend, il n'en couvre pas moins les passages délicats par des affirmations sur lesquelles force lui est bien de passer comme chat sur braise. Son expérience est-elle décidément trop impuissante à rendre raison d'un phénomène, celui-ci sera baptisé d'un nom qui frappe ; ou une comparaison avec la vie de l'homme sera censée éclairer un problème métallurgique ; et ainsi de suite. Le nitre sera déclaré apte à créer toutes choses, l'Adam de l'univers ; rendu fixe et non inflammable, il sera devenu Eve, la terre ; comment le soleil, la lune, le froid et le chaud et les marées contribuent à ce résultat, il n'est pas nécessaire que nous cherchions à le saisir. Ciel, air, eau et terre, nés de l'eau primordiale et de l'esprit, ont reçu mandat de Dieu de produire la semence universelle ; celle-ci, dérivée du chaos primordial et avant d'y retourner, produit dans un cycle complet toutes choses, par multiplication, génération, conservation, corruption et régénération. Ne pensez pas que l'auteur esquive la preuve de ces vastes affirmations ; au contraire ; elle est aussi simple que solide : elle se déduit sans défaut de ce qu'il a observé dans un récipient plein d'eau de pluie bien nette, conservée un mois en lieu couvert et tiède. L'observation n'est pas inexacte ; les conclusions, on peut le penser, s'égarent seulement un peu loin des prémisses.

Il y a dans tout cela un reflet de la poésie de la Genèse, une ardente volonté de pénétrer dans les mystères de l'univers, un sens religieux de l'unité des lois qui régissent les phénomènes naturels, chimiques et biologiques. C'est à peine si la fabrication d'or, la chrysope, est mentionnée ; nos chercheurs, ils le disent expressément, ont des vues plus vastes et qui vont plus profond. Ils nous donnent un arbre généalogique des minéraux, un des végétaux, un des animaux, chaque règne dérivant d'une semence primitive qui produit le « Gur », germe embryonnaire du règne ; une Anatomie universelle, où les évolutions du volatil avec son phlegme, de l'huile subtile avec l'épaisse, de l'esprit acide

avec son phlegme, de l'alcali, du charbon, du sel et des cendres, font merveille pour tirer de toutes les difficultés. Avec un peu d'imagination, et à condition de faire suffisamment crédit à l'auteur, un lecteur de l'époque devait éprouver en présence de cet exposé des impressions analogues à celles que nous ressentons, nous, simple public du vingtième siècle, devant les intuitions philosophiques d'un Bergson, les théories d'Einstein sur la relativité, les hypothèses des physiciens qui décrivent dans l'atome un monde stellaire en miniature et calculent les trajectoires de ses électrons. Du « Gur » animal ou végétal à notre protoplasme, de l'esprit du monde volatil et incorporel à la force qui provoque les bombardements intraatomiques, il y a une longue distance. Il a fallu pour la parcourir des pas en nombre infini ; mais d'un terme à l'autre il n'y a pas de lacunes.

Notre traducteur tient d'ailleurs à rester libre de tout vertige. Il fait ses réserves sur les vertus de la médecine universelle, dont certains philosophes ont fait grand bruit ; il se désintéresse de l'Archée auquel l'auteur confie le soin d'expulser les maladies ; il critique la recherche du grand arcane de la pierre philosophale, appât des fripons. L'auteur ayant relaté qu'au cours d'essais portant sur du sang encore tiède, il a parfois vu apparaître dans son récipient un *Evestrum* monstrueux, bouillonnant, en forme de spectre, terrifiant, ... Favrat note : Je ne déciderai pas de ce point avant d'avoir de mes yeux jugé de la réalité de cette expérience. Je n'ai eu jusqu'ici ni le temps ni l'occasion de la préparer. J'avoue en être fort curieux. Si Dieu le permet, je la tenterai. Est-elle vraie, ce serait le plus grand prodige de la nature et de l'art. — Par contre, à son avis, tous les physiciens savent qu'une plante, réduite en cendres, peut ressusciter si, hermétiquement enclose dans une fiole, elle est soumise à une douce chaleur. Dès lors, ajoute-t-il, pourquoi ce qui est vrai de la plante, ne le serait-il pas de l'animal ? Et il imagine le réconfortant spectacle que nous pourrions nous offrir si, comme chez les anciens, l'incinération des morts était restée en honneur. En les revivifiant par ce même procédé, nous aurions comme une

anticipation de la résurrection du dernier jour, où nos corps de poussière seront refondus en un corps vitrifié, éternel, brillant, glorieux, immortel !

Ainsi, notre petit médecin campagnard, ponctuel et zélé dans l'exercice de sa profession, habile aux accouchements, vivant chichement de ses maigres appointements, s'évade par la science jusqu'aux spéculations les plus aventurées. Nous en savons plus que lui sur la technique de notre art. Peut-être ne serait-il pas aisé de découvrir chez nous un confrère, astreint pour vivre à la pratique quotidienne et pourtant capable de mettre en un latin honorable un ouvrage unissant la chimie expérimentale, la physique abstraite et la biologie générale.

1935-1936

NOTES

³²² Lors de ses immatriculations à Strasbourg et à Bâle, et dans ses thèses de doctorat.

³²³ Aux p. 64, sur les restaurateurs de la vérité évangélique, et 431, sur le purgatoire. — Voir aussi, à la note suivante, la dédicace de ses Thèses de doctorat.

³²⁴ Immatriculé le 2 mars 1757, *Ludovicus Favrat Herbipolitanus ; gratis ob paupertatem*. Candidat le 12 mars. Gradué le 22 avril. Matricules de l'université, que le prof. W. von Speyr a eu l'obligeance de dépouiller à mon intention. — Ses 31 *Theses inaugurales ex materia medica et chymia*, 30 p. 4^o, sont à la Bibliothèque cantonale de Lausanne. La brièveté du séjour de Favrat à Bâle ne l'a pas empêché de les dédier aux professeurs de la faculté de médecine et à des conseillers de cette ville ; il leur ajoute un conseiller et le pasteur réformé de Strasbourg.

³²⁵ Pour Bâle, v. note précédente. Pour Leyde, *Album studiosorum 1575-1875*. Pour Strasbourg, *Die alten Matrikeln d. Univ. Strasburg*, II, 397.

³²⁶ Pour le séjour de Favrat à Payerne, v. les Manuels de l'époque, que M. le prof. Burmeister a eu la bonté de dépouiller à mon intention ; première mention 18 mai 1757, dernière 4 juillet 1761. Aussi les pièces aux Arch. comm. d'Yverdon, enveloppe 23, armoire 14.

³²⁷ Aux dates des 2 et 9 août 1763, 2 avril 1764. Je dois ces précisions à M. le D^r E. Flückiger, professeur à Morat, qui a eu la grande obligeance de les rechercher pour moi.

³²⁸ Les renseignements bibliographiques les plus exacts sur l'*Aurea catena* sont donnés par A. Caillet, *Manuel bibliogr. des sc. psychiq. ou occultes*, 1912, I, 77-79, n^{os} 543 à 547. Il en existe deux traductions françaises ; l'une restée manuscrite (Caillet n^o 547) ; l'autre, médiocre, souvent attribuée au médecin Dufournel, sous le titre *La nature dévoilée*, 2 vol., 1772 (Caillet, III, p. 165, n^o 7916). En passant, Caillet mentionne au n^o 543 la traduction de Favrat mais sans l'avoir vue ; il ne dit pas si *La nature dévoilée* dérive peut être plutôt d'elle que de l'original ; Favrat ne figure pas à la place de son nom dans la liste, alors que le très hypothétique Dufournel est présent. — Les catalogues spéciaux offrent parfois l'un ou l'autre de ces ouvrages, avec des appréciations auxquelles on fera bien de ne pas toujours se fier. Favrat y a son nom mué en Favart ou Faurat ; ou est présenté comme l'auteur de « ce précieux traité... très recherché des hermétistes », etc. — Le titre complet est *Aurea Catena Homeri. Id est concatenata naturae historia physica-chymica, latina civitate donata notisque illustrata a Ludovico Favrat M. D.* Francfort et Leipzig, Knoch et Eslinger, 1763, petit 8^o, XX + 537 p. + Index de 26 f. non numérotés. L'exemplaire que j'ai vu appartient à la Bibliothèque de Bâle. Il est couvert de notes de la main de Favrat, qui l'a sans doute donné à l'université qui l'avait créé docteur. Il ne contient pas les thèses de doctorat, qui dans les exemplaires ordinaires font suite au texte, à partir de la page 574.

³²⁹ *Wahrheit und Dichtung*, Buch 8. « Mir wollte besonders die *Aurea Catena Homeri* gefallen »... etc.

³³⁰ C'est du moins ce que dit la *Biographie universelle* de Michaud, I, s. v. Favrat. Michaud sait que Favrat est de Wurzbourg et que sa préface est datée de Payerne. — Après coup, pendant la correction de ces épreuves, j'ai pu consulter Lenglet-Dufresnoy ; il s'exprime ainsi (éd. 1744, III, 133) : « Les chimistes, qui ont cru trouver la pierre philosophale dans tous les grands auteurs, l'ont même cherchée dans Homère, et c'est ce qui a produit ce livre. » Il en mentionne une édition de 1623 ; peut-être n'est-ce qu'une coquille pour 1723. Si elle a vraiment existé, l'ouvrage serait d'un quart de siècle plus ancien que je ne l'avais admis sur la foi de Caillet. Ailleurs, III, 245, Lenglet-Dufresnoy attribue à un chevalier Jean de Naxagoras la paternité de l'*Aurea catena* de 1728. Débrouiller ces confusions n'est pas notre affaire.

³³¹ Ps. 42, 8 ; nos versions disent : Un flot appelle un autre flot...

³³² Caillet, n^o 547.